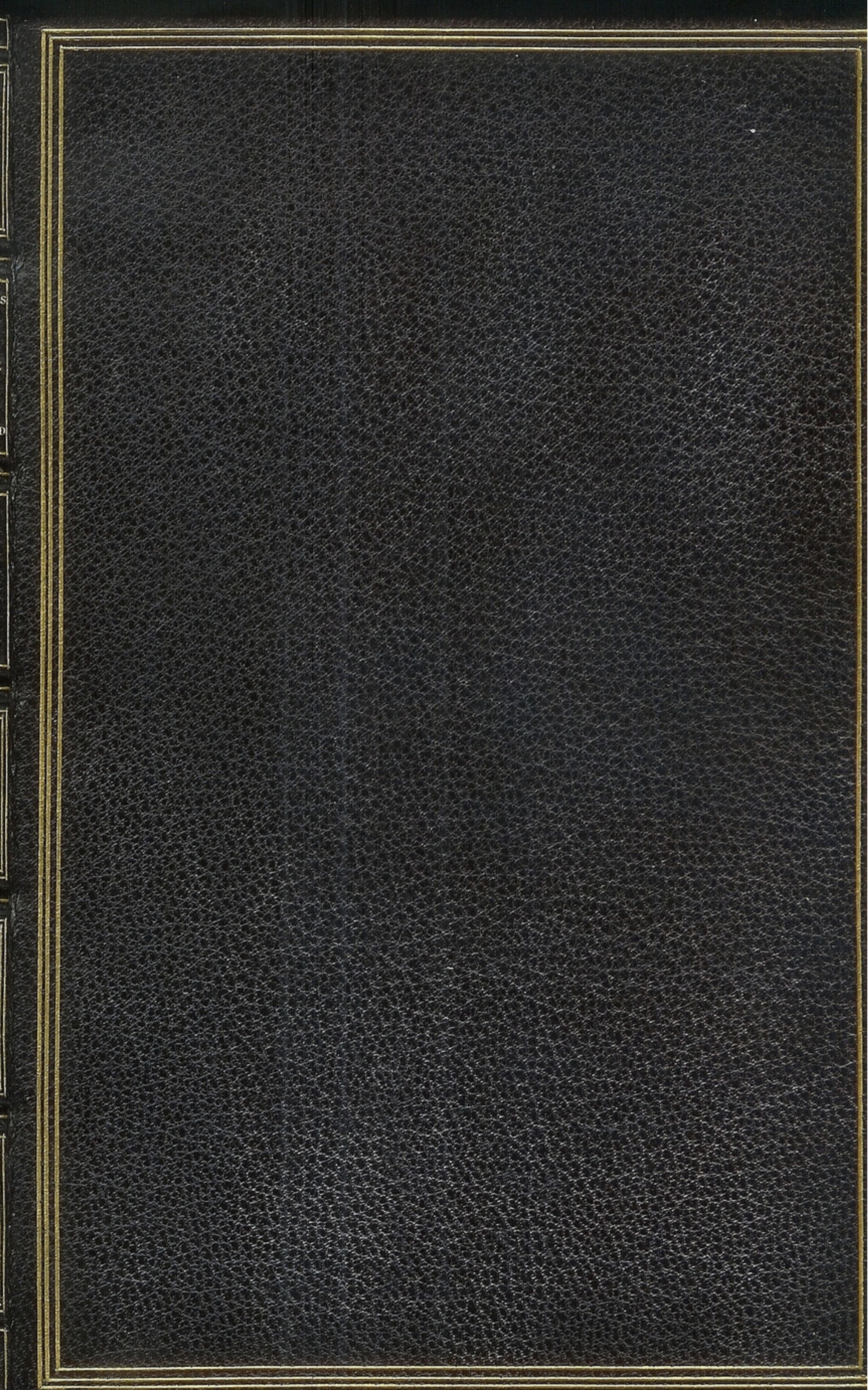
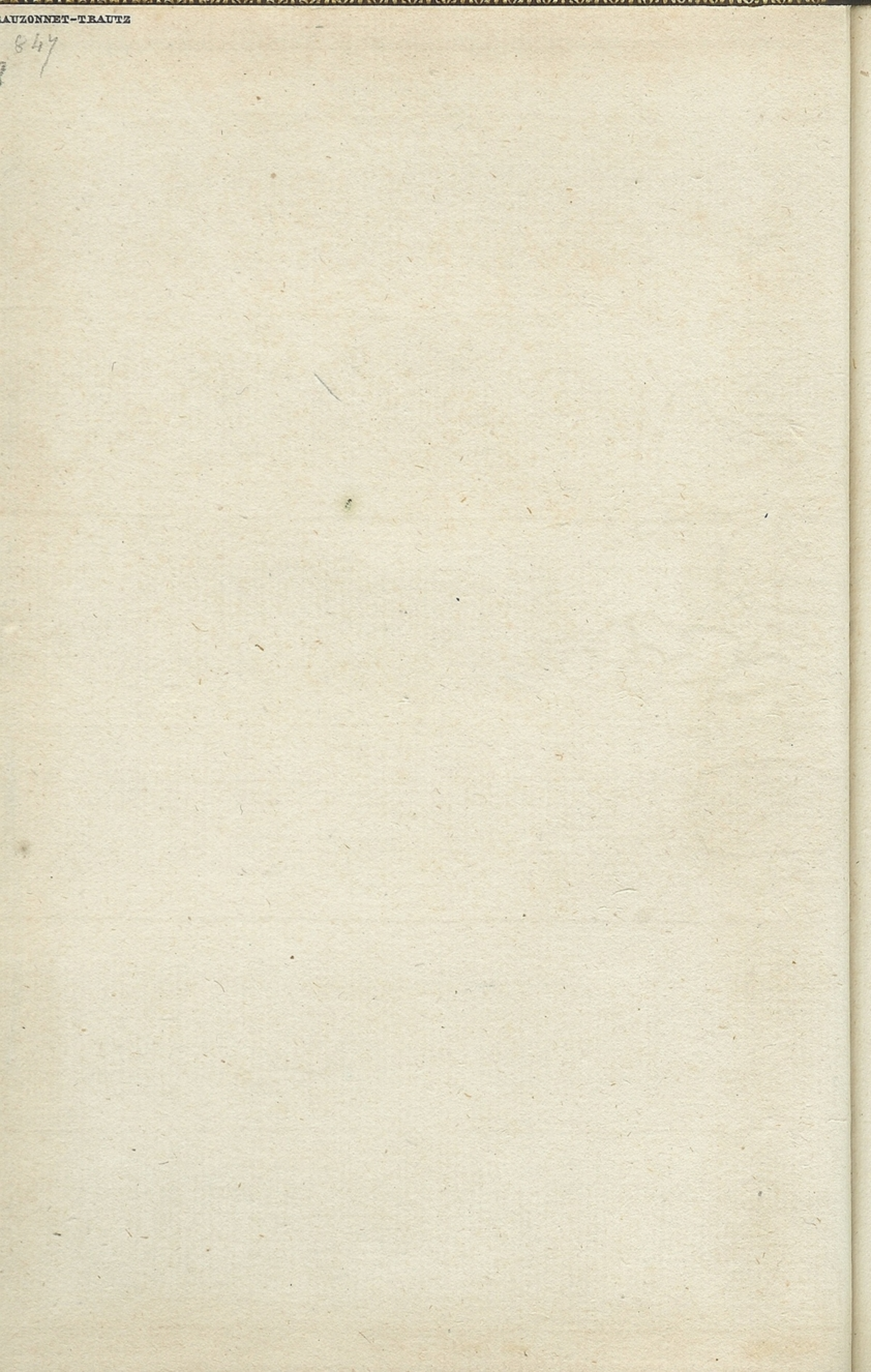



AUZONNET-TRAUTZ
847

111 B
34

DISCOVRS DES MISERES DE CE TEMPS.

A LA ROYNE MERE DV ROY.

Par P. de Ronsard Vandomois.

A LYON,

M. D. LXIII.





DISCOVRS A LA ROYNE.

Par P. De Ronsard.



I depuis que le monde a pris commencement,
Le vice d'age en age eust pris, accroissement,
Il y a ia long temps que l'extreme malice
Eust surmonté le monde, & tout ne fut que vice.
Mais puis que nous voyons les hommes en tous lieux
Viure, l'vn vertueux, & l'autre vicieux,
Il nous faut confesser que le vice difforme
N'est pas victorieux: mais suit la mesme forme
Qu'il auoit dés le iour que l'homme fut vestu
(Ainsi que d'vn habit) de vice & de vertu.
Ny mesme la vertu ne s'est point augmentee,
Si elle s'augmentoit sa force fut montee
Iusqu'au plus haut degré: & tout seroit icy
Vertueux & parfaict, ce qui n'est pas ainsi.

Or comme il plaist aux meurs, aux princes, & à l'age,
Quelque fois la vertu abonde d'auantage.
Et quelque fois le vice, & l'vn en se haussant
Va de son compaignon le credit rabaissant,
Puis il est rabaissé : à fin que leur puissance
Ne preigne dãs ce monde vne entiere accroissance.
Ainsi plaist à Dieu de nous exerciter,
Et entre bien & mal laisse l'homme habiter,
Comme le marinier qui conduit son voyage
Ores par le beau temps, & ores par l'orage.
Vous (Royne) dont l'esprit prend plaisir quelque fois
De lire & d'escouter l'histoire des Francois
Vous scaués en voyant tant de fais memorables
Que les siecles passés ne furent pas semblables.
Vn tel Roy fut cruel, l'autre ne le fut pas,
L'ambition d'vn tel causa mille debats.
Vn tel fut ignorant, l'autre prudent & sage
L'autre n'eut poĩt de cueur, l'autre trop de courage.
Tels que furent les Roys, tels furent leurs subiects
" Car les Roys sont tousiours des peuples les obiects.
Il faut doncq' des ieunesse instruire bien vn prince,
Afin qu'auec prudence il tienne sa prouince.
Il faut premierement qu'il ait deuant les yeux
La crainte d'vn seul Dieu: qu'il soit deuotieux
Enuers la sainte Eglise, & que point il ne change

La foy de ses ayeuls pour en prendre vne estrange.
Ainsi que nous voyons instruire nostre Roy
Qui par vostre vertu n'a point changé de loy.
Las! Madame en ce temps que le cruel orage
Menace les Francois d'vn si piteux naufrage,
Que la gresle & la pluye, & la fureur des cieux
Ont irrité la mer de vens seditieux,
Et que l'astre iumeau ne daigne plus reluyre.
Prenés le gouuernail de ce pauure nauire,
Et maugré la tempeste, & le cruel effort
De la mer, & des vens, conduisés-le à bon port.
Las! qui sera bien tost & proye & moquerie
Des princes estrangers, s'il ne vous plaist en bref
Par vostre autorité appaiser ce mechef.
Ha que diront là bas soubs les tombes poudreuses
De tant de vaillans Roys les ames genereuses!
Que dira Pharamond! Clodion, & Clouis!
Nos Pepins! nos Martels! nos Charles, nos Loys!
Qui de leur propre sang versé parmy la guerre,
Ont acquis à nos Roys vne si belle terre?
Que diront tant de Ducs, & tant d'hommes guerriers
Qui sont morts d'vne playe au cõbat les premiers?
Et pour Frãce ont souffert tãt de labeurs extremes
La voyãt auiourd'huy destruite par nous mesmes?
Ils se repentiront d'auoir tant trauaillé

Querelé, combatu, guerroyé, bataillé
Pour vn peuple mutin diuisé de courage
Qui pert en se iouant vn si belheritage:
Heritage opulent, que toy peuple qui bois
De l'Angloise Tamise, & toy more qui vois
Tomber le chariot du soleil sur ta teste,
Et toy race Gottique aux armes tousiours preste
Qui sens la froide bise en tes cheueux venter
Par armes n'auez sceu ny froisser ny domter.
Car tout ainsi qu'on voit vne dure coignee
Moins reboucher son fer, plus est embesoignee
A couper, à trancher, & à fendre du bois,
Ainsi par le trauail s'endurcist le Francois:
Lequel n'ayant trouué qui par armes le domte
De son propre cousteau soymesmes se surmonte.
Ainsi le fier Aiax fut de soy le veinqueur,
De son propre cousteau se transperceant le cueur.
Ainsi Romme iadis des choses la merueille,
Qui depuis le riuage ou le Soleil s'eueille,
Iusques à l'autre bord son empire estendit,
Tournant le fer contre elle, à la fin se perdit.
C'est grand cas que nos yeux sont si plains d'vne nue,
Qu'ils ne cognoissent pas nostre perte auenue,
Bien que les estrangers qui n'ont point d'amitié
A nostre nation, en ont mesme pitié

Nous sommes accablés d'ignorance si forte,
Et liés d'vn sommeil si paresseux, de sorte
Que nostre esprit ne sent le malheur qui nous poigt,
Et voyans nostre mal nous ne le voyons point.
Des long temps les escrits des antiques prophettes,
Les songes menacans, les hydeuses comettes,
Nous auoient bien predit que l'an soixãte & deux
Rendroit de tous costés les Francois malheureux,
Tués, assaßinés: mais pour n'estre pas sage,
Nous n'auons iamais creu à si diuins presages,
Obstinés, aueuglés: ainsi le peuple Hebrieu
N'adioutoit point de foy aux prophettes de Dieu:
Lequel ayant pitié du Francois qui foruoye,
Comme pere benin du haut Ciel luy enuoye
Songes, & visions, & prophettes, afin.
Qu'il pleure, & se repente, & s'amende à la fin.
Le Ciel qui a pleuré tout le long de l'annee
Et Seine qui couroit d'vne vague efrenee,
Et bestail & pasteurs largement rauissoit,
De son malheur futur Paris auertissoit,
Et sembloit que les eaux en leur rage profonde
Voulussent r'enoyer vne autrefois le monde.
Celà nous predisoit que la terre, & les cieux
Menacoient nostre chef d'vn mal prodigieux.
O toy historien qui d'ancre non menteuse
Escrits de nostre temps l'histoire monstrueuse,

Raconte à nos enfans tout ce malheur fatal,
Afin qu'en te lisant ils pleurent nostre mal,
Et qu'ils prennēt exēple aux pechez de leurs peres,
De peur de ne tomber en pareilles miseres.
De quel front, de quel œil, ô siecles inconstans!
Pourront ils regarder l'histoire de ce temps!
En lisant que l'honneur, & le sceptre de France
Qui depuis si long aage auoit pris accroissance,
Par vne Opinion nourrice des combats,
Comme vne grande roche, est bronché contre bas.
On dit que Iupiter faché contre la race
Des hommes qui vouloient par curieuse audace
Enuoyer leurs raisons iusqu'au Ciel, pour sçauoir
Les haults secrets diuins que l'homme ne doit voir,
Vn iour estant gaillard choisit pour son amye
Dame Presomption, la voyant endormie
Au pié du mont Olympe, & la baisant soudain
Conceut l'opinion peste du genre humain.
Cuider en fut nourrice, & fut mise à l'escolle
D'orgueil, de fantasie, & de ieunesse folle.
Elle fut si enflee, & si pleine d'erreur
Que mesmes à ses parens elle faisoit horreur.
Elle auoit le regard d'vne orgueilleuse beste.
De vent & de fumee estoit plaine sa teste.
Son cueur estoit couué de veine affection,

Et

Et ſoubs vn pauure habit cachoit l'ambition.
Son viſage eſtoit beau comme d'vne Sereine,
D'vne parolle douce auoit la bouche pleine.
Legere elle portoit des aisles ſur dos:
Ses iambes & ſes pieds n'eſtoient de chair ny dos
Ils eſtoient faits de laine, & de cotton bien tendre
Afin qu'a ſon marcher on ne la peut entendre.
Elle ſe vint loger par eſtranges moyens
Dedans le cabinet des Theologiens,
De ces nouueaux Rabins, & brouilla leurs coura-
Par la diuerſité de cent nouueaux paſſages (ges
Afin de les punir d'eſtre trop curieux
Et d'auoir eſchellé comme Geants les cieux.
Ce monſtre que i'ay dit met la France en campaigne,
Mendiant le ſecours de Sauoye, & d'Eſpaigne,
Et de la nation qui prompte au Tabourin
Boit le large Danube, & les ondes du Rhin.
Ce monſtre arme le fils contre le propre pere,
Et le frere (ô malheur) arme contre ſon frere.
La ſœur contre la ſœur, & les couſins germains,
Au ſang de leurs couſins veulẽt trẽper leurs mains
L'oncle fuit ſon nepueu, le ſeruiteur ſon maiſtre,
La femme ne veut plus ſon mary recognoiſtre.
Les enfans ſans raiſon diſputent de la foy,
Et tout à l'abandon va ſans ordre & ſans loy.

L'artizan par ce monstre a laißé sa boutique,
Le pasteur ses brebis, l'Aduocat sa pratique,
Sa nef le marinier: sa foire le marchand,
Et par luy le preudhomme est deuenu meschant.
L'escollier se desbauche, & de sa faux tortue
Le Laboureur faconne vne dague pointue,
Vne pique guerriere il fait de son rateau,
Et l'acier de son coultre il change en vn couteau.
Morte est l'autorité: chacun vit à sa guise
Au vice desreiglé la licence est permise,
Le desir, l'auarice, & l'erreur incensé
Ont sans dessus-dessoubs le monde renuersé.
On a fait des lieux sainctz vne horrible voirie,
Vn assaßinement, & vne pillerie:
Si bien que Dieu n'est seur en sa propre maison,
Au ciel est reuollee, & Iustice, & raison,
Et en leur place helas! regne le brigandage,
La force, les cousteaux, le sang & le carnage.
Tout va de pis en pis: les Cités qui viuoient
Tranquilles ont brise la foy qu'elles deuoient:
Mars enflé de faux zele & de vaine apparence
Ainsi qu'vne furie agite nostre France:
Qui farouche à son prince, opiniastre suit
L'erreur d'vn estranger, qui folle la conduit.
Tel voit on le Poulein dont la bouche trop forte

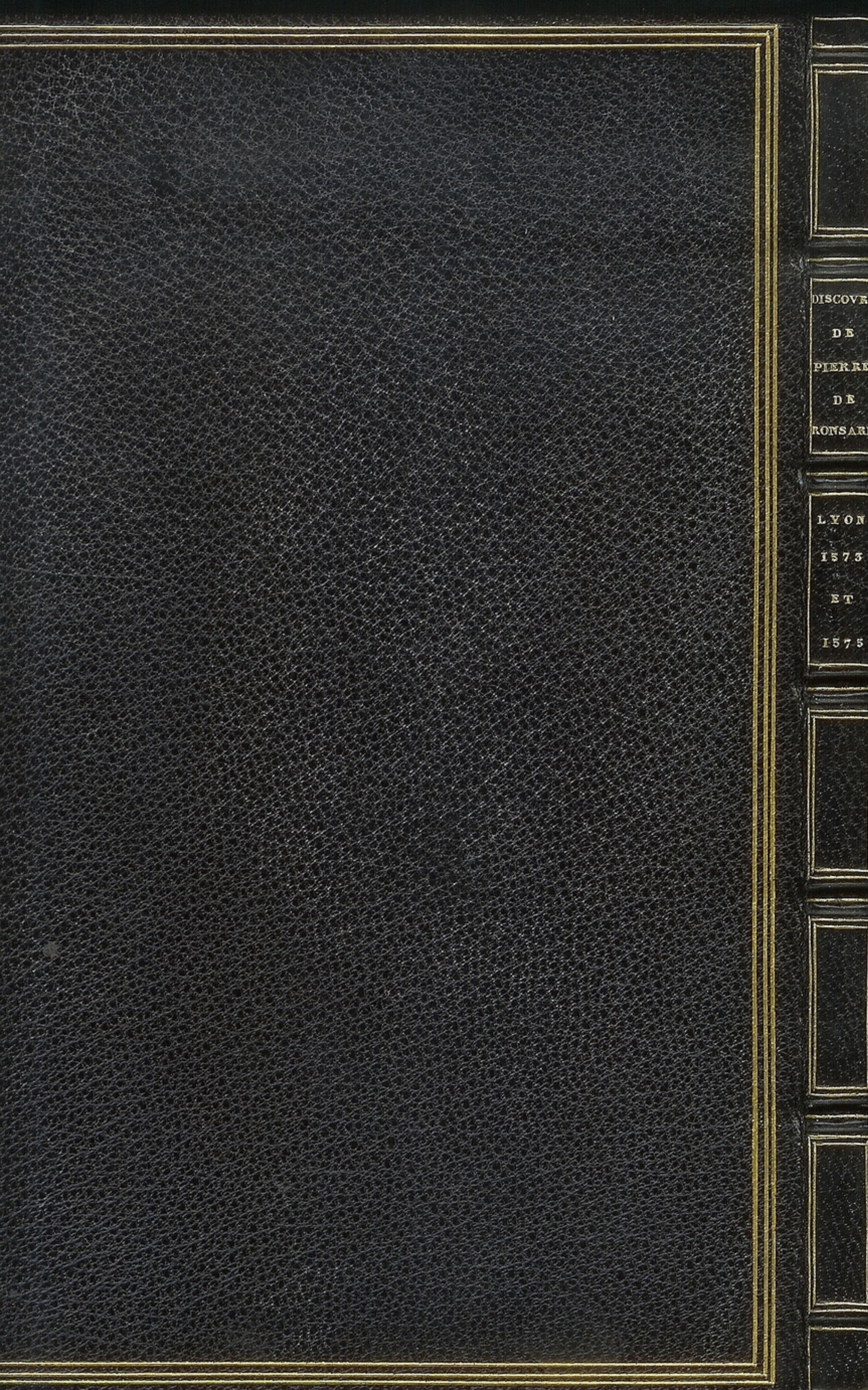
Par bois & par rochers son escuyer emporte,
Et maugré l'esperon, la houßine, & la main,
Se gourme de sa bride, & n'obeist au frein:
Ainsi la France court en armes diuisee,
Depuis que la raison n'est plus autorisee.
Mais vous Royne tressage en voyant ce discord
Pouués, en commandāt, les mettre tous d'accord:
Imitant le pasteur qui voyant les armees
De ses mouches à miel fierement animèes
Pour soustenir leurs Roys, au combat se ruer
Se percer, se piquer, se naurer, se tuer,
Et parmy les assauts forcenant pesle mesle
Tomber mortes du Ciel außi menu que gresle,
Portant vn gentil cueur dedans vn petit corps:
Il verse parmy l'aer vn peu de poudre: & lors
Retenant des deux Camps la fureur à son aise,
Pour vn peu de sablon leur querelles appaise.
Ainsi presque pour rien la seulle dignité
De vos enfans, de vous, de vostre autorité
(Que pour vostre vertu chaque estat vous accorde)
Pourra bien appaiser vne telle discorde.

O Dieu qui de la haut nous enuoyas ton fils,
Et la paix eternelle auecque nous tu fis,
Donne (ie te supply) que cette Royne mère

Puisse de ces deux Camps appaiser la colere.
Donne moy de rechef que son sceptre puissant
Soit maugré le discord en armes fleurissant.
Donne que la fureur de ce Monstre barbare
Aille bien loing de France au riuage Tartare.
Donne que nos harnois de sang humain tachez
Soient dans vn Magasin pour iamais attachez.
Donne que mesme loy vnisse nos prouinces
Vnissant pour iamais le vouloir de nos princes,
Ou bien, (O Seigneur Dieu) si les cruels destins
Nous veullent saccager par la main des mutins,
Donne que hors des poings eschape l'alumelle
De ceux qui soustiendront la mauuaise querelle.
Donne que les serpens des hideuses Fureurs
Agitent leurs cerueaux de Paniques terreurs.
Dõne qu'en plein midy le iour leur semble trouble,
Donne que pour vn coup ils en sentent vn double,
Donne que la poussiere entre dedans leurs yeux:
D'vn esclat de tonnerre arme ta main aux cieux,
Et pour punition eslance sur leur teste,
Et non sur vn Rocher, les traiz de ta tempeste.

FIN.




DISCOVR
DE
PIERRE
DE
RONSARD
LYON
1573
ET
1575